

Les Egyptiens : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 13

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

THÉÂTRE. — Demain 29 mars, dernière représentation du *Major Davel*, et clôture de la saison théâtrale.

Les Egyptiens

sur les bords du Léman.

VIII

Nous avons laissé Victorine fort inquiète sur le sort de son ami. Elle eut à supporter plusieurs visites de l'évêque, avec les mêmes instances au sujet de la religion, et avec des démonstrations de tendresse de plus en plus marquées et qui provoquaient son indignation. Si elle eût pu savoir qu'Edouard était si près d'elle, elle eût certainement forcé le passage pour aller le rejoindre. La prisonnière prit donc patience et sut imposer au prélat le respect qu'elle méritait.

Le soir de ce troisième jour, Edouard, seul dans sa chambre, ne put résister à l'envie de sortir de son lit. La nuit était fort belle; la lune était dans tout son éclat; notre héros se lève, prend sa guitare, entr'ouvre sa fenêtre, et chante d'une voix expressive et mélodieuse cette tendre romance :

Te souvient-il, ô mon amie !
De ces beaux jours de notre vie
Où, sans chagrins, gais et joyeux...

Chérie !
En aimant nous étions heureux
Tous deux ?...

Il ne tarda pas à apercevoir un papier suspendu à un fil, et qui descendait lentement devant sa fenêtre. Tout en le saisissant, il remarqua que le fil sortait d'une fenêtre très étroite placée beaucoup au-dessus de la sienne, mais d'où Victorine ne pouvait se montrer, empêchée par d'épais barreaux de fer. Le fil restant sans mouvement, le jeune homme comprit que ce messenger discret attendait une réponse. On conçoit facilement par combien de sentiments divers il fut successivement agité. Il lut la lettre de Victorine dans laquelle elle lui apprenait tout et lui recommandait la plus grande circonspection. Il s'empressa de répondre par un billet où se peignait toute son émotion et son amour, et le lendemain il parut inopinément au lever du prélat; l'entretien fut un peu vif; mais l'évêque, dissimulant ses intentions et ayant tout intérêt à ne pas ébruiter cette affaire, feignit de condescendre aux désirs de son neveu.

Edouard demanda avec instance que la pauvre prisonnière fut conduite au couvent de Bellevaux, en attendant que son père pût la venir chercher. L'évêque y consentit pour ne pas se compromettre davantage. Edouard ne tarda pas à revoir Victorine dans un entretien où les deux amants se racontèrent leurs souffrances réciproques. Edouard s'empressa de se rendre à Genève auprès de M. Lullin qu'il trouva très malade et auquel il prodigua les plus tendres soins.

Pendant trois ou quatre jours, l'évêque fit de nombreuses visites à Victorine au couvent de Bellevaux, et, sur ses supplications, lui donna l'espoir de la rendre bientôt à son père dont elle ne pouvait avoir aucune nouvelle certaine. « Je vous ferai conduire dans mon château de Glérolles, au bord du lac; les femmes qui ont veillé sur vous jusqu'ici vous accompagneront, et j'ai là une barque que je ferai préparer pour vous transporter à Genève. »

Ce prélat, méditant un infâme projet, avait dans ce château une espèce de vieille gouvernante à laquelle il pouvait confier sans façon ses intrigues amoureuses. Il lui ordonna de loger Victorine dans une chambre qui avait une issue secrète sur le lac, issue qu'il était impossible d'apercevoir depuis la chambre même. Il la chargea de faire naître quelque incident pour retarder le départ d'un jour au moins, et recommanda de mêler dans les aliments de Victorine une drogue assoupissante, afin que, pendant une partie de la nuit, elle ne pût être réveillée qu'avec peine.

Déjà tout paraissait tranquille au château de Glérolles; Victorine et ses femmes dormaient profondément, quoique le breuvage narcotique n'eût été préparé que pour la nuit suivante. Victorine rêvait qu'elle faisait voile pour Genève;

qu'elle arrivait, qu'elle se jetait dans les bras de son père et lui rendait la vie. Sa physionomie exprimait l'innocence, la sérénité et le parfait contentement... A ce moment, la figure atroce de Philonardi paraît dans la chambre. Il marche à pas mesurés, tient de la main gauche une lanterne qu'il détourne un peu, et sa main droite est armée de ce poignard étincelant et affilé qui doit servir sa vengeance. Le monstre touche presque à sa victime, il cherche des yeux la place qu'il doit frapper, il lève le bras, mais une révolution soudaine se fait dans tous ses sens... il a vu Victorine dans tout l'éclat de sa beauté; cette vue a changé son être: ce n'est pas le remords, ce n'est pas un sentiment vertueux qui arrête son bras; un feu circule dans ses veines; il remet lentement l'instrument de mort dans le fourreau, pose sa lanterne, met un genou en terre, et va saisir une main qu'il veut couvrir de baisers... Victorine se réveille, jette un cri lamentable; repousse avec force son bourreau qui tombe étendu sur le parquet... A l'instant elle sort du lit, se réfugie dans un angle de la chambre, derrière un fauteuil; une des femmes entre, tandis que l'autre appelle au secours. Philonardi frappe la première de son poignard et se trouve bientôt en face des domestiques du château accourus aux cris qu'ils ont entendus. Trois d'entre eux sont frappés par le furibond chanoine; mais un quatrième, armé d'une épée, lui porte un coup mortel. Philonardi tombe et s'écrie en mourant: Ah! Jésus Maria! plus d'évêché! plus de nonnaines! Satan m'a trompé!

Victorine, qui s'était couchée à moitié habillée, saisit la lanterne de l'assassin et s'enfuit par le passage secret qu'elle vient d'apercevoir; mais elle remarque bientôt qu'il n'a d'issue que sur le lac. Cependant deux hommes placés près de là dans un bateau l'ayant aperçue, firent force de rames vers elle en lui criant: « Mon révérend père, descendez vite à bord. » Leur illusion fut complète, car Victorine avait trouvé sur son passage la robe de capucin laissée là par Philonardi, et s'en était revêtue pour n'être point reconnue dans sa fuite. Supposant que ces bateliers avaient amené le monstre sans se douter de ses projets, elle se confia à eux, et, continuant à jouer son rôle, elle fit le signe de la croix et se mit en prières, pour n'être pas obligée de leur parler.

Les bateliers suivirent la côte en se dirigeant vers Lausanne, puis, abordant le rivage après quelques minutes, l'un d'eux dit à Victorine:

— Mon révérend père, vous voici dans l'endroit que vous avez désigné, et puisque nous sommes payés, nous n'avons plus qu'à vous souhaiter le bonsoir.

— Bonsoir, mes amis, dit Victorine en forçant un peu sa voix.

— Jésus Maria! s'écria l'un d'eux; ce n'est pas le moine; il y a là de la diablerie. Et à l'instant on les vit prendre le large.

(A suivre.)

On sait que les matelots accomplissent avec fidélité les vœux faits à l'heure du danger.

Deux matelots avaient fait vœu, s'ils étaient sauvés, de monter à l'église avec des haricots dans leurs souliers. L'un, Marseillais, n'avait pas fait la moitié du chemin qu'il avait déjà les pieds meurtris; l'autre, au contraire, gros Breton, ne paraissait éprouver aucune douleur et marchait sans se plaindre.

— Coquin de sort, s'écrie le Marseillais, tu as donc la plante des pieds en ferblanc?

— Et pourquoi ça? dit l'autre.

— Pourquoi? Parce que ze te vois courir comme un lièvre et que moi ze n'en puis plusse. Mes pieds sont en sang avec ces maudits pois.

— Il fallait faire comme moi, troun de l'air!

— Qu'as-tu fait, coquin? n'as-tu pas mis les pois comme c'était convenu?

— Si que ze les ai mis... Mais ze les ai fait cuire avant!

L. MONNET.